

**Parcours
et méthodes**

T^{le}

Spécialité

**Littérature,
Langues et Cultures
de l'Antiquité**
Options latin et grec

**NOUVEAUX
PROGRAMMES** !

LES ÉTAPES POUR RÉUSSIR

- ▶ *Résumés de cours*
- ▶ *Méthodes appliquées*
- ▶ *Exercices et corrigés détaillés*

ellipses

La mort et l'au-delà : conceptions archaïques

Synthèse de cours

« Il n'y avait ni opinion générale ni croyance établie, et, un état d'esprit très particulier régnait : lorsqu'elle abordait ce sujet, la pensée antique prenait des vacances ; elle donnait congé au vrai et au faux et se donnait licence de fabriquer pour faire du sublime ou pour décrire l'au-delà avec des précisions de journaliste qui en revient et fait son reportage »

Paul Veyne, Les Grecs croyaient-ils dans leurs mythes ?, 1983.

L'univers dans lequel les poètes situent la mort défie les lois du réel : pour imaginer l'état de l'homme mort, le poète crée un monde dans lequel les hommes ne sont plus, du moins ne sont-ils plus tels qu'ils sont dans le monde des vivants. Ils ont donc inventé de toutes pièces une autre modalité de l'être ou plutôt du non-être, ou encore un « être autre » dont la description répond aux besoins qu'ont les hommes de comprendre.

Le mot « comprendre » est un acte de l'esprit qui implique une raison, un sens et suppose que l'objet à comprendre est intelligible. Or, les représentations que proposent les poètes antiques donnent matière à des spéculations fondées sur l'imagination, les peurs, les rêves, les fantasmes des hommes. « Comprendre le monde » implique donc un premier postulat, à savoir que le monde aurait un sens.

Kosmos, le terme grec que l'on emploie pour désigner le monde, porte ce sens puisqu'il signifie d'abord « ordre ». L'acte fondateur du poète, qui est de désigner les choses du monde, donne immédiatement à penser le monde comme une organisation qui rompt avec le chaos, le néant, l'absence, la béance.

La fin de la vie humaine est interrogée par les poètes, par les penseurs de la nature, puis par les philosophes, avec sa double acception : le terme de la vie et sa finalité, son but. Si le monde est organisé, s'il a des lois intrinsèques que l'homme serait en mesure de comprendre, la mort doit donc avoir sa place dans cet ordre et proposer un horizon compréhensible ; plusieurs représentations des dieux viennent expliquer celui-ci :

- Les dieux s'acharnent sur les hommes parce qu'ils en sont jaloux.
- Les dieux sont les juges qui attribuent à chacun la mort qu'il « mérite », en fonction de leur courage, de leur vertu, de leur loyauté. Belle mort et mort outragée seraient les conséquences d'un ἦθος (un caractère, une manière d'être) et d'un ἔθος (une habitude de vie).
- Les dieux réservent une mort à la mesure des prières et des sacrifices que les hommes leur offrent.
- Les dieux s'amuse et sont indifférents à la condition humaine, à son degré de morale ou de piété : la mort est égale pour tous.

Ce vertige de possibilités devant le seul événement dont nous ne pouvons faire ni raconter l'expérience, est l'objet des plus grandes craintes des hommes.

Les poètes nourrissent ces craintes dans des textes magnifiques qui ont inspiré toute la littérature ; d'ailleurs tout ce qui s'écrit ensuite est réécriture de ces textes fondateurs. La fabrication d'un monde inconnu et tant redouté est un véritable défi littéraire et métaphysique. Comment peupler ce monde à partir de ce qui existe, quel lien tisser avec notre expérience du réel ? Quelle atmosphère alternative peut-on proposer pour exprimer l'envers de la vie ? La vie se traduit par l'incarnation, la matière, la conscience, l'ordre, les sensations. La mort serait l'immatériel, l'état d'inconscience, le chaos, l'insaisissable, la nébuleuse, l'informe... Le mystère accompagne tous les tableaux de la mort. Le monde invisible à tous, n'appartient alors qu'aux « initiés ». Qui seraient ces initiés qui ont un accès aux vérités cachées au commun des mortels ?

Zoom



Poètes, prophètes, devins (*vates* en latin) se font les psychopompes de héros mythologiques quand ils font le récit de leur expérience d'univers inconnus. Les **mystères** et **pratiques magiques** colorent ces approches d'une dimension fantastique féconde. Philosophes et scientifiques interrogent les visions des poètes, auxquels la culture gréco-romaine a prêté un caractère sacré : tout en fondant leur réflexion sur cette piété traditionnelle, ils la mettent à l'épreuve de la raison. Ainsi la naissance de la pensée rationnelle vient compliquer la relation des Grecs aux conceptions mystiques.

Ces mythes forment l'imaginaire collectif, ils constituent un univers de références pour les Grecs, les Romains, mais tracent également un héritage dont la littérature et la philosophie poursuivront la tradition jusqu'à aujourd'hui. En ce sens, le récit de l'expérience de la mort est une œuvre faite de mots qui fascine parce que la mort ne peut être vécue. La certitude qu'il y a une mort pour chacun est garantie, alors que la connaissance de *ce qu'elle est* ne l'est pas. Cette « incertaine certitude », entre le *quod* (le *quoi* : le fait qu'elle survient) et le *quid* (le *comment* : les propriétés de la mort), Vladimir Jankélévitch l'appellera une « entrevision » (*La mort*, Flammarion, 1977, p. 137). Cet *entrevoir* traduit bien le choix poétique d'Homère dans le chant de *l'Odyssée* qui raconte comment Ulysse *entreverra* les morts à travers l'entaille qu'il fait dans la terre. Les poètes combleront ce que scientifiques ou philosophes ne peuvent fixer, cette nescience, en imaginant ce en quoi elle consiste, si elle devait consister en quelque chose...

Ce qu'on appelle traditionnellement « la descente aux Enfers », d'Homère à Jean-Paul Sartre, en passant par Dante, est un passage obligé du parcours héroïque, quelle que soit la représentation que choisit l'auteur pour les figurer.

I. Ulysse rencontre sa mère aux Enfers

Circé accepte de laisser partir Ulysse et ses compagnons. Mais elle l'engage à demander conseil à l'ombre du devin Tirésias aux Enfers. Arrivés jusqu'aux lieux décrits par Circé, Ulysse procède à un rituel précis pour évoquer les défunts à travers l'entaille qu'il aura faite au sol. Après la prophétie de Tirésias, Ulysse s'entretient avec l'ombre de sa mère, Anticlée. La rencontre se termine par une série de vaines tentatives du fils pour étreindre l'ombre de sa mère.

οὔτε τις οὐδ' μοι νοῦσος ἐπήλυθεν, ἥ τε μάλιστα
 τηκεδόνι στυγερῆ μελέων ἐξείλετο θυμόν·
 ἀλλά με σός τε πόθος σά τε μήδεα, φαίδιμ' Ὀδυσσεῦ,
 σὴ τ' ἀγανοφροσύνη μελιηδέα θυμόν ἀπηύρα.
 ὡς ἔφατ', αὐτὰρ ἐγὼ γ' ἔθελον φρεσὶ μερμηρίζας
 μητρὸς ἐμῆς ψυχὴν ἐλέειν κατατεθνηυίης.
 τρίς μὲν ἐφωρμήθην, ἐλέειν τέ με θυμὸς ἀνώγει,
 τρίς δέ μοι ἐκ χειρῶν σκιῆ εἴκελον ἦ καὶ ὄνειρῳ
 ἔπτατ'. ἐμοὶ δ' ἄχος ὄξυ γενέσκετο κηρόθι μᾶλλον,
 καὶ μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδων·
 « μήτηρ ἐμή, τί νύ μ' οὐ μίμνεις ἐλέειν μεμαῶτα,
 ὄφρα καὶ εἰν Αἴδαο φίλας περὶ χεῖρε βαλόντε
 ἀμφοτέρῳ κρυεροῖο τεταρπώμεσθα γόοιο;

ἦ τί μοι εἶδωλον τόδ' ἀγαυή Περσεφόνηια
 ὤτρυν', ὄφρ' ἔτι μᾶλλον ὀδυρόμενος στεναχίζω;
 ὡς ἐφάμην, ἠ δ' αὐτίκ' ἀμείβετο πότνια μήτηρ·
 ὦ μοι, τέκνον ἐμόν, περὶ πάντων κάμμορε φωτῶν,
 οὐ τί σε Περσεφόνηια Διὸς θυγάτηρ ἀπαφίσκει,
 ἀλλ' αὕτη δίκη ἐστὶ βροτῶν, ὅτε τίς κε θάνησιν·
 οὐ γὰρ ἔτι σάρκας τε καὶ ὀστέα ἴνες ἔχουσιν,
 ἀλλὰ τὰ μὲν τε πυρὸς κρατερόν μένος αἰθομένοιοι
 δαμναῖ, ἐπεὶ κε πρῶτα λίπηι λεύκ' ὀστέα θυμός,
 ψυχὴ δ' ἠὲ ὄνειρος ἀποπταμένη πεπότηται

« Ce n'est pas la langueur, ce n'est pas le tourment de quelque maladie qui me fit rendre l'âme : c'est le regret de toi, c'est le souci de toi, c'est, ô mon noble Ulysse ! c'est ta tendresse même qui m'arracha la vie à la douceur de miel ».

Je lui dis, élevant la voix, ces mots ailés : « Mère, pourquoi me fuir, lorsque je veux te prendre ? que, du moins chez Hadès, nous tenant embrassés, nous goûtions, à nous deux, le frisson des sanglots ! La noble Perséphone, en suscitant ton ombre, n'a-t-elle donc voulu que redoubler ma peine et mes gémissements ? »

Je dis, et cette mère auguste me répond : « Hélas ! mon fils, le plus infortuné des êtres ! Non ! La fille de Zeus, Perséphone, n'a pas voulu te décevoir ! Mais pour tous, quand la mort nous prend, voici la loi : les nerfs ne tiennent plus ni la chair ni les os ; tout cède à l'énergie de la brûlante flamme ; dès que l'âme a quitté les ossements blanchis, l'ombre prend sa volée et s'enfuit comme un songe... »

Elle disait et moi, à force d'y penser, je n'avais qu'un désir : serrer entre mes bras l'ombre de feu ma mère... Trois fois, je m'élançai ; tout mon cœur la voulait. Trois fois, entre mes mains, ce ne fut plus qu'une ombre ou qu'un songe envolé. L'angoisse me poignait plus avant dans le cœur.

Odyssee, XI, v. 200-221 (trad. V.Bérard, 1960)

Zoom



Le chant XI de l'Odyssee

L'épopée met en scène le héros éponyme dans un voyage de retour sans répit : son vaisseau est allé au-delà du cap Malée, ce qui lui vaut une traversée du « pays des merveilles », car le premier sens du mot « merveille », du verbe *mirari* en latin (s'étonner, admirer) peut désigner les créatures malveillantes et les îles hostiles qu'affrontera Ulysse. Chaque étape de son périple ne fait que rallonger son *nostos* (en grec, le voyage du retour) et le confronte à une altérité totale, dont il par-

tagera les récits inouïs, car il n'a été donné à personne d'autre que lui de survivre ni au chant des Sirènes, ni à la grotte du cyclope, ni aux envoûtements de Calypso, ni aux philtres de Circé...

Quant à la visite des morts, on raconte que d'autres héros l'ont faite : mais à la différence d'Héraclès et d'Orphée qui descendent dans les Enfers, Ulysse reste à la surface de la terre et appelle les morts. Cette pratique, ritualisée par un sacrifice et des règles bien précises d'invocation, ne lui donne à voir du « palais de pourriture », comme le désigne Circé, que certains personnages qu'il tentera d'interroger en leur réservant une part de sang. Ces « têtes sans force » ne sont que des ombres sans volonté ni conscience tant qu'elles ne boivent pas ce substitut de vie qui leur donne l'élan vital le temps d'une discussion. Ulysse peut ainsi savoir de l'ombre du devin Tirésias comment échapper à la colère de Poséidon et rentrer chez lui, de sa mère la situation de sa chère patrie, d'Agamemnon d'autres retours tragiques, puisque ce dernier à peine arrivé de la guerre, a été tué par sa femme Clytemnestre et son amant. Du grand Achille, qui a sacrifié sa jeunesse à la gloire et ne trouve pas plus de récompense dans l'Hadès que des esclaves ou des paysans, il apprend que la mort est égale pour tous.

Un bref aperçu du juge des Enfers, Minos, et des suppliciés, Tityos, Tantale, et Sisyphe, lui donne à mesurer la « justice » des morts.

Notes de lecture

Les Enfers qu'Homère dépeint dans le chant XI de *l'Odyssée* proposent une vision extrêmement pessimiste de la mort. Tout d'abord, Ulysse a eu à affronter les âmes désincarnées qui le font « verdir » de peur, car le sang du bœuf que verse Ulysse dans l'entaille de la terre qui donne accès à l'Hadès souterrain, ce sang consacré au rituel de la *nèkuia*, attire les âmes des morts. Ces fantômes retrouvent un moment de conscience quand ils en ont bu et sont donc attirés vers le sang – inspirant ainsi le motif du mort vivant, vampire ou zombie. Ulysse les éloigne car il doit d'abord parler à Tirésias. Mais après avoir écouté les recommandations du devin, il cède à la tentation de faire parler sa mère, dont il apprend la mort en même temps qu'il la voit aux Enfers. Cet entretien est d'autant plus émouvant qu'Ulysse pense pouvoir satisfaire son désir de pleurer, en retrouvant le sein de sa mère. C'est la première chose qu'il désire : la saisir, l'attraper, l'embrasser. Mais c'est précisément ce que la mort exclut. La tradition littéraire sera désormais celle du parcours initiatique du héros qui, allégoriquement, psychologiquement ou physiologiquement,

expérimente la mort. Que ce soit dans la perte d'un autre soi, ou dans sa propre existence.

Quelle leçon Ulysse va-t-il douloureusement acquérir de cette rencontre ?

Tout d'abord, le désir d'Ulysse surgit dans toute sa puissance tyrannique : pendant qu'elle lui parle, c'est en fait son cœur qu'il écoute... Le verbe ἔθειλον est en effet mis en relief au milieu du vers et préparé par l'allitération « ἐγὼ γ' » qui semble mimer le bégaiement d'Ulysse, sous le choc d'une telle apparition. Bégaiement redoublé par le choix du mot μερμηρίζας, qui contient deux fois la même syllabe. Une allitération en -m prolonge le désir, repris par le terme θυμός, le désir de fusion avec la mère, qui devient sujet du verbe, de sorte que ces deux premiers vers expriment une intense tendresse, accompagnée d'un grand espoir de la part d'Ulysse, ici réduit à son statut de fils. Le verbe ἐλέειν (saisir) qui est répété également au vers suivant, et qui est l'objet de son désir, annonce la limite de la condition de mortel. Le vivant ne peut côtoyer le mort. Le sens du toucher est impossible, car les sens sont le propre de la vie, de la corporéité, tandis que la mort est immatérielle : impalpable, inodore, invisible. Le mot Ἅιδης-Αἴδης, lui-même, qui désigne le monde des morts et le dieu de ce monde, signifie invisible (*A-idès*). Ainsi, son premier contact avec la mort est précisément dans la privation du contact : il se heurte au néant de sa mère. La répétition de cet échec transmet la difficulté qu'a Ulysse, et qu'aurait n'importe quel mortel à accepter cet état de fait. Le τρίς (trois fois) anaphorique rend poétique cette déception, cette frustration qui est le propre de l'homme au moment où il se voit affronter la mort.

Tout ce qu'il attrape lui échappe comme un songe, une ombre : les analogies de ce type abondent si bien que les mots semblent compenser cette absence. La tristesse profonde (ὄξι) qui en découle est grandissante. Homère ne propose pas une vie après la mort, mais une véritable mort au monde.

S'ensuit une série de questions d'un fils qui rumine son incompréhension et qui va jusqu'à soupçonner les dieux de lui créer des hallucinations pour le plaisir de le voir souffrir. Pour y répondre, le fantôme de sa mère Anticlée va dispenser un enseignement plus clair à son fils : la règle est la même pour tous. Le mot δίκη est à comprendre au sens de « loi », « règle », car c'est ainsi que fonctionne la justice dans le royaume des morts. Et surtout, elle est universelle, elle est le lot des mortels. Homère va jusqu'au bout de ce constat sans appel : une description quasi-clinique permet à Ulysse et aux auditeurs de comprendre que lorsque le corps brûle, il ne reste qu'un souffle, ψυχὴ, qui s'envole comme un songe, ὄνειρος. « La mort, est-ce quelque chose ? », nous demande plus tard Socrate, ou bien n'est-ce qu'une représentation mentale de la personne défunte, une « idée » de cette personne, construite de toutes pièces par notre souvenir ? L'aède dresse certes ici une vision terrifiante des Enfers, logeant un peuple d'êtres effrayants parce que tous

désincarnés et qui se ressemblent dans leur absence au monde, dans leur errance sans fin. Mais n'insiste-t-il pas sur le fait que ce soient précisément des non-êtres, à travers le lexique abondant de l'illusion pour décrire ce qui reste après la destruction du corps ? La mère d'Ulysse ne serait-elle pas une projection d'Ulysse, plutôt qu'un être autonome ? une construction de l'imagination d'Ulysse, plutôt qu'un autre être ? Cette mère tant souhaitée durant l'odyssée d'Ulysse, apparaît de la même façon qu'un rêve et lui rappelle qu'elle a la consistance du rêve. Et le texte revêt alors un sens beaucoup plus moderne et mystique, proche de ce que décrit Edgar Morin dans *L'homme et la mort* (Point Seuil, p. 183) : « Ma mère morte... c'est aussi son être aliéné en moi, le dépôt inoubliable de son existence en mon âme ». Ainsi, dans la conception homérique, le mort serait seulement l'image que son souvenir nous laisse de la personne défunte, c'est-à-dire quelque chose d'impalpable, d'insensible, d'invisible, qui n'existe qu'en représentation, si le vivant veut bien accueillir en lui l'image du mort, l'esprit du mort, pour reprendre le vocable mystique encore actuel.

Zoom



Texte grec

τρῖς μὲν ἐφωρμήθην, ἐλέειν τέ με θυμὸς ἀνώγει, τρῖς δέ μοι ἐκ
χειρῶν σκιῇ εἴκελον ἦ καὶ ὄνειρῳ/ἔπτat'.

On observe la macrostructure de la phrase :

- Une anaphore qui permet de comprendre la structure de la phrase : τρῖς.
- La parataxe μὲν-δέ s'ajoute à la répétition du mot τρῖς en début de vers pour introduire un parallélisme de construction entre les deux propositions.
- 3 verbes conjugués :
 - 1. ἐφωρμήθην : enquête dans le dictionnaire
 - * On repère la désinence thématique en -θην qui nous indique qu'il s'agit d'un aoriste passif de la 1^{re} personne du singulier.
 - * Où se trouve l'augment ? il ne faut pas oublier que l'augment modifie la voyelle à laquelle il s'ajoute ; et qu'il s'intègre toujours au début du radical, donc après le préfixe s'il y a un préfixe ; ἐφ est la forme que le préfixe (et préposition) ἐπι prend devant une aspiration ; c'est le ω de ὠρμήθην qui porte la trace de l'augment (contraction ἐ + ο) ; pour revenir au verbe au présent, il faut lui ôter l'augment, ce qui le réduit à un ο. Le verbe se trouve ainsi dans le dictionnaire : ἐφ- ὀρμᾶω : pousser.

- * Traduire l'aoriste passif en français : je fus poussé, je m'élançai
→ Trois fois je m'élançai.
- 2. ἀνώγει
 - * Même si le préfixe/préposition ἀνα existe, le même raisonnement ne fonctionne pas ici. Il suffit d'ouvrir le dictionnaire à ἀνώγω pour voir que le radical est ἀνώγ et que l'augment s'ajouterait à la lettre initiale.
 - * Nous avons donc affaire à un présent à la 3^e personne du singulier, dont le sujet est θυμός et le COD με.
 - * Les autres verbes étant à l'aoriste, celui-ci a une valeur de présent de narration, qui rend l'action plus vivace, donne l'impression que le narrateur la revit en la racontant.
→ Mon cœur me pousse à la saisir.
- 3. ἔπτat'
 - * Comment reconnaître ce verbe ? on repère l'augment, et la désinence élidée ne peut être que celle de la 3^e personne du singulier imparfait ou aoriste moyen passif en -το.
 - * Dans le dictionnaire, on trouve la forme ἔπτατο, et la forme πτας, qui renvoient tous deux au verbe πέτομαι, verbe irrégulier à l'aoriste ici et qui signifie « voler ».
→ Trois fois d'entre mes mains, semblable à une ombre ou à un songe, elle s'envola.

Ce passage de la rencontre est pathétique : le mouvement trois fois répété véhicule une forte émotion dans le cœur de tout auditeur/lecteur, qui assiste ici à une expérience universelle : la perte de sa mère. Les étapes de ce deuil parlent à tous ici : le désir vif d'étreindre la personne perdue, l'acharnement du fils envers sa mère, son refus de croire au vide de la mort et la déception de cette étreinte qui suscite un sentiment d'injustice.

Texte en résonance

Daniel Mendelsohn raconte dans son livre son exploration de l'Odyssee, notamment dans le séminaire qu'il dispense à l'université, auquel assiste son père à la fin de sa vie. La relation entre le père et le fils se tisse dans leur relation au texte homérique. Le professeur en arrive au chant XI, où il évoque avec ses élèves le passage des trois tentatives. Une élève lève la main.